

L'éternel retour du pictorialisme

"Le Nouveau Quotidien" -
Lausanne :
8 novembre 92.

Cette technique, qui mêle photo et peinture, a connu son heure de gloire dans les années vingt. Elle revient en force. Bégaiement? Constat au Musée de l'Elysée de Lausanne.

LUC DEBRAINE

Marcel Duchamp n'en finit pas d'avoir raison. C'est éternel. Son propos ironique sur l'art est, quatre-vingts ans plus tard, toujours d'actualité. Nombre d'artistes contemporains croient avoir inventé la roue. Peine perdue, ils tournent en rond comme le fameux «ready made» - la roue de bicyclette - de l'artiste dada. Son appréciation de la photographie est à cet égard définitive: «J'aimerais qu'elle dégoûtât les gens de la peinture, jusqu'au moment où quelque chose d'autre rendra insupportable la photographie.»

De fait, dans les années vingt, la photo crut avoir la peau de son aînée. Les pictorialistes utilisaient des techniques sophistiquées (gomme bichromatée, encres grasses, tirage au platine) pour créer des effets qui évoquaient l'impressionnisme, l'art moderne ou le dessin académique. La tentative, qui devint rapidement un académisme maniéré, avorta pour laisser place à la «photographie pure», telle qu'elle est enregistrée à la prise de vue.

Rebelote à la fin des années quatre-vingt avec le néopictorialisme. Issus pour la plupart de la peinture, des artistes ont été séduits par le potentiel et la souplesse du jeune médium. En intervenant sur le négatif ou sur le tirage, en photographiant des scènes peintes, ils ont tenté de fondre les deux techniques pour jeter les bases d'un nouveau langage. Les résultats sont d'intérêts variables. L'inquiétant est, à nouveau, l'apparition d'un nouvel académisme, chacun imitant peu ou prou les acquis du voisin. A force de prétention et de sérieux, cet académisme pourrait bien se rendre «insupportable», pour reprendre le qualificatif de Duchamp. Aussi, place nette serait faite pour un énième retour de la «photographie pure» et de la peinture de chevalet.

Le meilleur moyen d'éviter de tourner en rond est peut-être d'adopter une position moins prétentieuse. Ce que réalise Werner Pawlok, artiste allemand actuellement exposé au Musée de l'Elysée de Lausanne. Photographe de terrain et publicitaire, il s'est ménagé un jardin secret. Là, grâce à une chambre Polaroid 50 x 60, Pawlok tripatouille ses images en n'oubliant jamais qu'il est avant tout photographe. La peinture - byzantine, par exemple - est citée avec une verve tonique. Les madones rigolent, grimacent ou posent affublées de coiffures invraisemblables. Les natures mortes crachent leurs pigments, ou, au contraire, s'effacent avec une humilité extrême-orientale. Les traces aléatoires - coulures et taches des produits chimiques - du Polaroid transféré sur tissu sont magnifiées. Au premier regard, on pense à une allusion picturale. Bon sang, mais c'est de l'art! En fait, les bavochures apparaissent plutôt comme les stigmates de la passion photographique. Des lapsus qui trahissent l'aspect mécanique de la technique. Des gros pâtés qui se donnent l'air inspiré pour mieux attraper les gogos. □

▷ Musée de l'Elysée, Lausanne, jusqu'au 17 janvier



Werner Pawlok: «Gipsdi Port». Polaroid transféré sur tissu

EN COMPT